

On ne meurt pas dans la rue mais de la rue, par Lola Lafon

Chronique dans L'ÉRATION, le 24/01/2026

Les sociétés contemporaines sont des «Titanic» qui ne sombrent pas, les passagers y sont classés par ordre de valeur. Dans le tableau Excel du néolibéralisme, qui ne consomme pas, ne compte pas.

C'est une affichette plastifiée d'un jaune pâle accrochée à un arbre ou collée à un pan de mur, un avis de recherche qui nous est adressé. Des questions posées aux passant·e·s, dont celles-ci : connaissez-vous cet homme, avez-vous déjà parlé à cette femme ?

Reconstituer le puzzle d'une vie est une tâche minutieuse, laborieuse, et c'est celle qu'a choisie le collectif les Morts de la rue. Né en 2003, il a pour mission de «*rendre hommage aux personnes décédées ayant vécu sans chez soi, afin de leur offrir la dignité qu'elles méritent ainsi que des funérailles dignes de la condition humaine*».

Rendre hommage, dénombrer, décrire, accompagner, soutenir.

Sur leur site, un tableau aligne des prénoms, des âges, des villes et des dates ; la mort de la rue est une prose terrible et dépassionnée, elle se déroule en ordre alphabétique, sans marbre ni épitaphe, 855 noms pour la seule année 2024.

Abbas, 21 ans, décédé à Saint-Etienne-au-Mont (Pas-de-Calais), le 30 octobre 2024.

Adam, 48 ans, le 5 février à Agen (Lot-et-Garonne).

Benjamin, 29 ans, le 7 juillet à Lens (Pas-de-Calais).

Christelle, 47 ans, le 17 mai à Paris.

David, dit «notre gâté», 20 ans, le 18 mai à Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Ekaterine, 38 ans, le 8 juin à Bordeaux.

François, 65 ans, le 5 février à Clermont (Puy-de-Dôme).

Lydia, 29 ans, 3 septembre, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

Natacha, 22 ans, le 7 juillet à Les Fins (Doubs).

Un bébé, un mois, le 7 juillet à Paris.

Un bébé, 2 mois et demi, un enfant, 3 ans, une adolescente, 12 ans, une femme pouvant être Sandy, 42 ans...

Une présence d'absent

Il y a quelques semaines, un homme est mort au pied d'un magasin Monoprix, en face de chez moi, en plein Paris. Sa présence m'était familière, quelqu'un qu'on voit sans le voir, une présence d'absent. Un printemps, un été, l'automne, et encore une année, deux hivers. On le saluait, on lui déposait des sandwichs, quelques pièces, de l'eau, un café, une couverture.

La disparition d'une ombre n'est pas spectaculaire. Elle est silencieuse et lente, sans fracas ni sirènes de police. Un matin, plus de couverture, plus de sacs ; à la place, la sienne, deux ou trois roses déjà séchées : un homme de la rue y est mort. Dès le lendemain, collée au mur, la petite affiche jaune du collectif les Morts de la rue est apparue : comment s'appelait-il ? Savait-on quelque chose de lui ? Est-ce que quelqu'un lui avait parlé ? Lui connaissait-on des proches, des amis à prévenir ? Des dizaines de questions et une seule réponse : rien. De lui, on ne savait rien.

Elles peuvent sembler dérisoires, ces modestes affiches artisanales de peu de mots, vraiment pas de taille à combattre les murs d'écrans publicitaires qui envahissent l'espace urbain. Des mots contre des

LED. Les écrans nous suivent à la trace ; nos vies, nos désirs comme nos peurs forment une agglomération de données chiffrables, une ressource exploitable, aussi longtemps qu'elles sont solvables, nos vies. Les données que tentent de recueillir les bénévoles du collectif, elles, sont éparses, discrètes et minuscules : un nom dans un dossier médical, dans le registre d'un refuge, le témoignage d'un·e voisin·e ou celui d'un·e ancien·ne camarade de classe, peut-être.

Recueillement collectif

Homère écrit ceci : «*La vraie mort est l'oubli, le silence, l'obscur indiginité, l'absence de renom.*» Les sociétés contemporaines sont des *Titanic* qui ne sombrent pas, les passagers y sont classés par ordre de valeur. L'«*obscur indiginité*», c'est celle-ci, brutalement banale : dans le tableau Excel du néolibéralisme, qui ne consomme pas, ne compte pas.

Si on se méfie à juste titre des images générées par l'IA, on pourrait aussi s'inquiéter de notre capacité à effacer commodément de nos consciences ces silhouettes de la rue.

Il y a quelques jours, dans mon quartier, une autre affichette jaune a remplacé la première ; on connaît maintenant le nom de l'homme, on sait son âge. Un [hommage](#) lui sera rendu à la mairie, ainsi qu'à d'autres disparu·e·s de l'hiver 2025-26. Un recueillement collectif pour leur offrir ce qui n'a pas été donné de leur vivant : de la considération, quelques instants, une pause, une pensée. On ne meurt pas dans la rue, mais de la rue. De ne plus compter pour personne. Alors, à défaut de voir appliquée une politique qui le soit, sociale, on dira leurs noms et on déposera quelques fleurs sur un bout de trottoir. Là où a brièvement existé – est-ce vivre – un homme. Il s'appelait Hassan, il avait 28 ans.